

AVANT-PROPOS.

L'OBSCUR CAPITAL DE NOS SUBJECTIVATIONS. SUBJECTIVITÉ ET POUVOIR À L'ÂGE DU CAPITALISME TARDIF

Jean Matthys (Université Catholique de Louvain)
Delia Popa (Villanova University)

Se subjectiver en régime capitaliste, est-ce encore avoir une position à tenir, une place, une tâche, un devoir? Qui sommes-nous, sujets du capitalisme contemporain? Sommes-nous encore « quelqu'un »? Ou bien sommes-nous en train de devenir « quelque chose » qui échappe à toute prise qui serait encore la nôtre, à toute tentative d'appropriation? Sur quoi reposent nos attentes et nos assurances? Quelles sont nos failles et nos abîmes? En se proposant de répondre à ces questions, une table ronde a réuni le 19 juin 2018 un groupe de chercheurs et de chercheuses venant de la phénoménologie, de la sociologie de la connaissance, du marxisme et de la philosophie de la psychanalyse, dans le cadre de L'Atelier de Théorie Critique organisé par Gabriel Rockhill à l'EHESS de Paris. Nous sommes alors parti.e.s du constat que l'ancien problème marxiste du sujet capitaliste résonne aujourd'hui dans des domaines de pensées différents, tels la phénoménologie, la philosophie critique de la race, la sociologie de la connaissance, les études subalternes, post-coloniales et décoloniales – et qu'il nous revenait en quelque sorte de l'explorer collectivement de manière créative. Ce numéro spécial de *Symposium* réunit des contributions nourries par la multiplicité de nos perspectives épistémologiques et militantes, dans le but de cartographier quelques nœuds problématiques des modes de subjectivation capitalistes.

Aux participant.e.s à la table ronde – Fabio Bruschi, Jean Matthys, Delia Popa, Gabor Tverdota – se sont joint.e.s dans ce numéro Marion Bernard, Andrea Cavazzini, Saulius Jurga, Nicolas Marion, Dave Mesing et Thomas Telios. Nous voudrions exprimer notre reconnaissance pour les collaborations heureuses que la préparation de ce numéro a rendues possibles. Nous tenons à remercier également Bertrand Ogilvie et Gabriel Rockhill pour le soutien amical et pour l'inspiration qu'ils ont fournis à ce travail collectif. Notre remerciement spécial va à Iaan Reynolds qui a accompagné ce travail

d'édition avec des remarques précieuses et des corrections patientes.

L'un des axes qui traversent l'ensemble des études ici réunies invite à penser le sujet non pas comme un donné transcendantal (comme conscience de soi ou pensée pure) ou ontologique (comme force productive immatérielle), mais comme le résultat d'un processus socio-historique de subjectivation, au croisement d'une pluralité surdéterminée de rapports sociaux de domination (capitalistes, racistes, coloniaux, sexistes). Si ce geste implique l'introduction d'une dimension irréductible de passivité et d'hétéronomie au cœur du sujet qui en résulte, ce n'est que pour penser à nouveaux frais les conditions d'émergence d'une puissance de transformation de soi et du monde. Car si les subjectivités produites dans et par « l'état de choses existant » – pour paraphraser Marx – sont maintenues dans un état de passivité constitutif auquel elles *tiennent et adhèrent*, dans un double sens matériel et affectif, cela signifie que la possibilité d'un devenir-actif ne réside pas dans quelque fond toujours déjà donné et pré-garanti d'une liberté subjective comprise comme puissance de transcendance et de négation. Bien plutôt, les puissances de la négativité elles-mêmes apparaissent comme conditionnées par le choc et l'interpellation d'une altérité qui nous confronte et nous invite à une traversée de l'hétéronomie.

Le sujet ne semble alors pouvoir s'opposer à la passivité de la condition qui lui est faite qu'en conquérant une puissance d'agir depuis le lieu même de son impuissance, de son aliénation et de son décentrement, et non dans quelque fantasme d'immédiateté, d'identité et de toute-puissance qui, dans une logique compensatoire, ne serait que le voile imaginaire et abstrait masquant et reproduisant une telle impuissance, redoublée par une dénégation de soi. La subjectivation émancipatrice exige dès lors comme inévitable un moment éthico-politique de dé-subjectivation et de déprise de soi. Comme le souligne dans son article Fabio Bruschi, il s'agit d'une forme de destruction de toute position d'identité à soi du sujet, qui ne peut se produire qu'au contact, chargé de multiples formes de violence et de résistance, d'une altérité puissante. Ainsi, loin de nommer le lieu d'une totalisation du champ social qui le mettrait en position d'en maîtriser le cours, le sujet doit plutôt se comprendre comme inscrit au sein d'une multiplicité de déterminations, de rapports sociaux et d'affections transindividuelles: c'est cette dimension de « pas-tout » caractérisant la contingence et la non-clôture de la structure sociale, autant que du sujet, qu'il s'agit dès lors d'activer et d'intensifier, afin d'ouvrir la possibilité d'autres usages de nos existences.

Plusieurs de nos contributions opposent au fétichisme de la marchandise, et à l'abstraction et la réification du sujet qui lui correspondent, un moment de « négativité » soutenu par l'expérience affective (chez Georg Lukács, dans l'article de Saulius Jurga), par une créativité magmatique (chez Cornelius Castoriadis, dans l'article de Thomas Telios), par l'infini intensif (chez Alain Badiou, dans l'article de Andrea Cavazzini et Jean Matthys) ou encore par la tactique (chez George Jackson, dans l'article de Dave Mesing) – qui rompt avec la reproduction répétitive de l'ordre illimité quantitatif de la valeur. Il s'agit à chaque fois d'un même geste qui cherche à penser le sujet dans son caractère déterminé et matériellement situé et qui refuse d'en faire un réservoir ontologique spontané de capacités de résistance – sans le réduire pour autant à une pure incarnation sans reste des rapports capitalistes. Nous plaçant au cœur de ce nœud inextricable qu'est le sujet, toujours déjà pris entre agentivité et assujettissement, ces réflexions critiques renvoient à la nécessité de penser le sujet comme *constitutivement clivé* entre sa figure aliénée par la société de marché et la possibilité subjective d'une rupture, cette dernière n'étant pas pensable sur le simple mode du retour éthico-ascétique sur soi (auto-limitation, conscience de soi), mais requérant une dimension supplémentaire, proprement *politique*, d'action et de « traduction », d'écoute et d'interprétation, dans un rapport inextricablement actif et passif avec une altérité.

« N'est-il pas possible de concevoir une critique de la finitude qui serait libératrice aussi bien par rapport à l'homme que par rapport à l'infini, et qui montrerait que la finitude n'est pas terme, mais cette courbure et ce nœud du temps où la fin est le commencement? » se demandait Michel Foucault dans son introduction à l'*Anthropologie* de Kant¹. En écho à cette question, Andrea Cavazzini et Jean Matthys montrent qu'un « sujet » n'apparaît que là où il y a soustraction ou rupture à l'égard des impératifs de l'« automate » et des comportements prévisibles de la « moyenne ». Le sujet en vient dès lors à incarner la négativité parce que son mouvement propre oppose son autonomie, le libre devenir de la loi qu'il se donne à lui-même, à toute calculabilité d'une conduite, certes illimitée, mais dont le seul rapport avec l'infinité est le « mauvais infini » de la répétition illimitée à l'identique. Au contraire, le sujet « négatif » incarne un infini qualitativement déterminé, positif, un élément en excès dont l'infinité consiste dans son hétérogénéité à l'égard de toute instance assi-

¹ Emmanuel Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, trad. par M. Foucault, Paris, Vrin, 2008, p. 78-79.

gnable au sein d'un système fixe et prévisible de places et de comportements définis à l'avance.

Comme le soulignent Marion Bernard, dans son article sur la subjectivité dominante, et Gabor Tverdota et Nicolas Marion, dans leur article sur la nécropolitique des sans-abris, la subjectivation capitaliste relève d'une *condition sociale subie*, qu'une certaine phénoménologie a le pouvoir de montrer dans l'épaisseur de son vécu spécifique, afin d'en souligner le double caractère d'une identité artificiellement close sur sa propre surpuissance (du côté des dominants) et d'une singulière dignité comprise comme insurrection contre sa diminution et sa mutilation (du côté des opprimés). Cette condition trouve son cas-limite dans une forme de subjectivation excessive, dont la cause est un traumatisme socio-existential auquel nous sommes tous exposés, allant de pair avec le sens renouvelé des catastrophes² qui sont autant d'appels à repenser nos solidarités. Sur cette subjectivation excessive qu'il nous revient de penser et d'incarner, nous proposons dans ce qui suit quelques analyses possibles, dans l'espoir qu'elles inviteront ceux et celles qui nous lisent à les poursuivre plus loin, dans d'autres temps et d'autres espaces de cette même expérience qui nous réunit.

jean.matthys@uclouvain.be
delia.popa@villanova.edu

² Voir le travail poétique du collectif réuni autour de la revue *Catastrophes* et leur premier editorial (p. 4-6): [<https://revuecatastrophes.files.wordpress.com/2017/08/22octobre-1722.pdf>] (consulté le 25 avril 2019).